

Un théâtre mythique « Les Grands soleils » et « La Tête du roi »

Donald Smith

Volume 12, numéro 3-4, octobre 1976

Jacques Ferron

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036637ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036637ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Smith, D. (1976). Un théâtre mythique : « Les Grands soleils » et « La Tête du roi ». *Études françaises*, 12(3-4), 293–341. <https://doi.org/10.7202/036637ar>

UN THÉÂTRE MYTHIQUE

« Les Grands soleils » et « La Tête du roi »

Donald Smith

Jacques Ferron, dramaturge, a subi une évolution très marquée depuis la parution de sa première pièce de théâtre en 1947. On reconnaît à peine l'auteur des *Grands soleils* (1958) dans la plupart des pièces qui précèdent cette œuvre remarquable. Le Ferron, première manière, ne se préoccupe à peu près pas du pays. *Le licou* (1947), par exemple, fait une satire des tirades et stances de Corneille. C'est une farce sur l'amour parfait, sur les amants qui se tuent au nom d'une grande passion à la Roméo et Juliette. Seul un « licou » pourrait garder un couple éternellement uni. *L'ogre* (1948) dénonce la corruption de la politique et de l'église à travers le symbole du palmier, sorte de potence mystérieuse, lieu des injustices. Le château de Monseigneur, incarnation des églises et du parlement, est l'endroit par excellence du mensonge. Le valet de la pièce, Jasmin, nous parle au nom de l'auteur : « la société est une mauvaise comédie » ; l'amour, la politique, et la religion ne sont qu'égoïsme ; le langage masque et déforme la vérité. Décidément, l'ogre (la corruption et le mensonge) règne partout. *Le dodu* (1950), pièce vaudevillesque sur le

factice du mariage, et les limites du langage, un « jeu de l'amour et du hasard » bien ferronien, se moque du sophisme de la religion, de la philosophie, et, évidemment, des conventions ridicules de l'amour « dodu » et épidermique. Dans *Tante Élise ou le prix de l'amour* (1958), « Lui » et « Elle » passent leur nuit de noce à l'Hôtel de l'Amour. Pour les propriétaires de l'établissement, l'amour revient au lavage des draps souillés, pour le couple, à l'argent que la tante donnera pour avoir couché à l'Hôtel. Tante Élise *est* le prix de l'amour. *Le Cheval de Don Juan* (1957), pièce beaucoup moins vivante, spirituelle, fantaisiste et, par les jeux de mots, divertissante que les trois précédentes, ne fait que continuer la même thématique où sont tournés en ridicule l'amour galant, le baiser volé de Don Juan, et la préciosité du langage. En amour, assurément, « nous sommes la honte du règne animal » et nous vivons tous dans une « écurie » absurde. Mais, heureusement, le donjuanisme, basé sur la « niaiserie des femmes », meurt. Martine ne sera donc pas épatée par les prouesses de Don Juan et la seule maîtresse qui lui reste, en fin de compte, c'est le cheval, hongre de surcroît. *L'Américaine ou le triomphe de l'amitié* (1958) représente la première déviation dans le théâtre de Ferron vers le mythe politique et social. Cette petite pièce de quatorze pages contient les mêmes quiproquos sur l'amour — recherche-t-on une femme américaine ou une cigarette américaine? — mais la moralité a une portée sociale et sérieuse. Chaouac Gagnon, universitaire, et Timore Legris, gueux, ne chercheront plus leur femme ou leur cigarette aux États-Unis, mais se consacreront désormais à se débarrasser des crapauds, symbole de l'injustice, dans leur propre pays. Chaouac et Timore voleront — et c'est le premier acte révolutionnaire dans le théâtre de Ferron — la bourse de Biouti Rose, l'Américaine, et avec cet argent de l'oncle Sam, feront vivre leur amitié. Bien que la pièce ne soit pas développée, nous avons en filigrane un des grands mythes du dramaturge à venir, le refus de l'exil et la camaraderie dans une cause profondément québécoise. Malgré cette nouvelle tangente, dans *Cazou ou le prix de la virginité* (1963), Ferron fait un retour aux préoccupations des premières pièces où l'auteur s'attaque

à l'amour bourgeois et où l'on suit les aventures d'un certain Monsieur Patate, Roméo grasseyé s'il en est, qui trouve que deux bonnes paires de culottes sauvegardent bien la virginité, en sont le « prix ». Œuvres anecdotiques qui ressemblent un peu trop à Marivaux ou à Labiche, ces sept pièces — exception faite de *L'Américaine*... — ont eu un effet plutôt thérapeutique sur l'écrivain. Elles ont exorcisé les fausses valeurs et les absolus de notre société. Déjà, dans *L'Ogre*, le valet Jasmin fait l'éloge de Molière pour avoir montré le « passage du théâtre à la vie quotidienne ». Jasmin, le Sganarelle de Ferron, définit la fonction du théâtre de Ferron, première manière : afficher le ridicule de la condition humaine « à travers les machinations et diableries » du théâtre. Ici, Ferron cherchait avant tout à détruire certaines abstractions et idées reçues. Les concepts sociaux de l'amour, de la religion, de la mort et du langage passaient au crible du dramaturge. Les pièces, qu'on pourrait qualifier d'absurdistes, tendaient donc à « démystifier », à constituer un ensemble anti-mythique et, finalement, existentialiste. Ici, l'amour, la religion, le langage, la justice, ne correspondent plus à des réalités positives de notre société, réalités tournant, comme tout mythe, autour de valeurs manichéennes (le vrai et le faux, le bien et le mal...).

Les Grands soleils (écrit en 1958 et publié la même année chez Orphée) représente un véritable texte charnière, car il véhicule l'édification de mythes qui seront repris plus tard et dont l'exemple le plus flagrant est celui de Chénier. C'est comme si, dans les pièces précédentes, Ferron avait à se débarrasser de certaines grandes abstractions qui orientent la vie de l'homme pour enfin se lancer dans la construction de mythes profondément concrets, c'est-à-dire, particuliers ou québécois. Mais une telle édification exige également un balayage, une destruction de mythes patriotiques déjà établis, tels ceux de Félix Poutré, de Dollard des Ormeaux, de Saint-Jean-Baptiste, de Papineau quittant le pays par lâcheté, du clergé sauveur de la race, du Canadien errant, de l'habitant, de la famille nombreuse, de l'exil, et de la résignation face à l'ennemi.

Pièce en trois actes (version 1958, chez Orphée), *Les Grands soleils* présente des personnages à la fois historiques et symboliques dans une atmosphère de tension sans cesse grandissante. Nous sommes en 1837. Papineau vient d'être arrêté pour haute trahison. La menace d'une victoire des Habits Rouges fait réagir les personnages de différentes façons : François Poutré pense partir vers le « Klendaque » pour éviter tout conflit, mais reviendra peu à peu sur sa décision pour se battre à Saint-Eustache; Félix Poutré, père, se révèle l'opportuniste par excellence, se rangeant finalement du côté des plus forts, des Chouayens; le docteur Chénier, c'est le Patriote courageux, humain, le « grand soleil » de la patrie; Elizabeth Smith, aide de Chénier, amoureuse de François, représente l'Anglaise assimilée à la culture québécoise; le curé, Luc, personnage dans le fond sympathique, se range pourtant du côté des Chouayens car l'Église ne peut, raison-ne-t-il, favoriser ceux qui vont forcément perdre.

Au début du troisième acte, les dés sont jetés : le 14 décembre aura lieu la bataille (notoire) de Saint-Eustache : Papineau est exilé, Nelson en prison; deux cents Patriotes, dirigés par Chénier, affronteront 2,000 Habits Rouges dans la défaite sanglante que l'on connaît. Deux personnages témoins commenteront l'action de la pièce au fur et à mesure de son déroulement : Mithridate, le robineux, et Sauvageau, le sauvage. C'est ce dernier qui aura le dernier mot sur l'avenir du pays : les grands soleils repousseront, « l'étonnante patrie renaît quand on s'y attend le moins » (181). Chénier n'est pas mort en vain.

Voilà pour l'essentiel de l'« action » de la pièce. Le vrai sens de l'œuvre réside pourtant ailleurs, dans un décor on ne peut plus développé et dans la portée symbolique des personnages.

Se référant au « lieu et décor », l'auteur indique clairement que cette pièce « a été faite à partir d'un décor; celui-ci a donc de l'importance » (10).

L'avant de la scène se répartit comme suit : à gauche se trouve la gare Viger, fermée depuis sept ou huit ans. Nommée d'après le Patriote Viger, cette gare, tout comme le Fils de la Liberté défait — Ferron signale que le décor « confond deux époques, la nôtre et celle des Patriotes » (10) — n'offre aucune issue. On ne quitte plus le pays pour s'exiler comme l'avait fait l'oncle Viger de François et combien d'autres Lorenzo Surprenant et Euchariste Moisan. Aujourd'hui, on « fabrique l'exil sur place » (28). Les Canadiens français « ne savent plus qui ils sont » :

Comme des âmes en peine, ils errent dans le parc, ils tournent autour de ce monument dont ils ignorent la signification. Naguère la gare était ouverte ; ils pouvaient fuir le pays. Aujourd'hui, elle est fermée, il leur reste la robine, le bordel et la procession de la Saint-Jean-Baptiste (167).

Ils meurent tranquillement, se réfugiant dans la robine, la prostitution de leur identité, et dans l'éternelle « parade » avec une mascotte digne d'un peuple de « suiveux ». Les bonnes gares portent aujourd'hui des noms anglais (28), le seul départ possible étant vers l'assimilation.

Le centre de la scène est dominé par le monument de Chénier, lien réel entre le passé (cabinet du docteur Chénier à la droite de la scène) et le présent (cette gare où rien ne se passe). On est déjà à se demander si la figure de Chénier n'indique pas une façon de réconcilier la révolte du passé avec la stagnation morbide du présent.

En arrière de la scène, s'étend à gauche le parc Viger avec un banc vert et, à droite, le jardin de Chénier ; les deux endroits « communiquent librement », comme quoi il est « difficile de savoir où l'un commence, où l'autre finit », ce qui contribue à « confondre » les deux époques. En effet, peut-être les événements de 37 sont-ils moins éloignés qu'on ne le pense !

Les tournesols géants, appelés Hélianthès ou grands soleils, prennent une signification très riche. Dépasant les palissades « bien avant l'arrivée des Blancs », ces fleurs sem-

blent représenter une lueur d'espoir pour la survie de la race, qu'elle soit indienne ou québécoise. Les tournesols sont tellement liés à la nation qu'il y a confusion entre bourgeon et un jeune bébé, futur Fils de la Liberté :

SAUVAGEAU

Toi, Mithridate, le veux-tu (le bébé) ?

MITHRIDATE

J'ai le cœur lisse, sans bourgeon ; il ne prendrait pas (27).

Pays et Patriotes ont du mal à « prendre », à grandir, à se faire accepter, dans l'univers de la pièce.

Toute végétation rappelle les grands soleils. Quand Sauvageau essaie d'allumer des feuilles mortes, le feu prend mal (comme les bourgeons prenaient mal). Au même instant, Mithridate se demande si la patrie sera sauvée. Et Sauvageau de répondre : « Un feu de feuilles mortes n'augure de rien » (47). Les personnages de Ferron véhiculent ici le message de leur créateur à travers les images d'un pays dans un difficile et pénible devenir.

À la fin du premier acte, le soleil se montre de plus en plus bas. Les tournesols, sortant au-dessus des palissades, se transforment peu à peu en de « grands yeux d'automne ». Bientôt, il ne restera dans le jardin que des citrouilles : le carrosse du pays imaginé par Mithridate redeviendra citrouille, comme celui de Cendrillon, et ce sera la fin du beau rêve de Chénier. « La fin approche », avertit Sauvageau. Dans les feuilles mortes de cette nation tentant en vain de se ranimer, un « chat rouge s'allonge et disparaît » ; il deviendra gras, s'approchant de la mort, et grattera en vain à la porte de la maison. La moisson, explique Sauvageau, est déjà engrangée. Pays, végétation, et animaux seront comme morts pour un long hiver. « Privés de lumière, les grands soleils inclineront des fleurs aveugles », le pays n'aura plus les yeux (tête de ces fleurs) braqués sur un avenir assumé, épargné, comme l'écrivait Gaston Miron dans *L'Homme rapaillé*. Hélas, il neigera « dans le creux de l'orbite » des hommes et des fleurs

(58-59). Le jardin sera celui d'un Nelligan, couvert de givre, le pays, celui d'un Vigneault, enneigé et « pas un pays ».

Les grands soleils s'associent souvent au regard du pays, regard qui encourage les Québécois. Élizabeth, par exemple, insistant qu'elle n'est plus Anglaise, voit tourner vers elle les jaunes fleurs mystérieuses. Sauvageau commente : « Le pays vous voit et vous admire » (63). Ailleurs, l'osmose entre Patriotes et tournesols s'intensifie. La bataille de Saint-Eustache aura son reflet dans ces « grands Soleils, gorgés de sang, (éclatant) au crépuscule » (87). Alors que les Canadiens français se font de plus en plus serviles, fidèles à leur mouton célèbre, les grands soleils, sorte de témoin oculaire de la disparition de la race, regardent le soleil décomposer les gens qui seront bientôt tous endormis sous la terre :

MITHRIDATE

Il en voit des choses nouvelles, l'oncle, de sa lucarne, au Klendaque ! Je commence à te comprendre, Sauvageau ; tu restes sous terre, mais le soleil ne luit que pour toi.

SAUVAGEAU

Le soleil, nos grands tournesols le regardent vous digérer lentement. Le pays, qui nous a faits, vous transforme à notre image. Bientôt, nous dormirons en paix ; il ne vous restera de votre origine que le mouton (92-93).

Cette position horizontale d'un Québécois défait contraste avec la digne verticalité des tournesols, et, parallèlement, avec un peuple debout, et combattant :

Au jardin entouré de grands soleils, où la vie rampe, où les enfants boivent le lait des fleurs, il faut des poussées verticales, des hommes comme des totems qui montent dans le ciel, des morts prodigieux pour écarter la mort et garder à la vie son exquise saveur (117).

Les fleurs, sources du lait de la vie, et le monument de Chénier ont ceci en commun qu'ils présentent l'image rassurante et combien nécessaire du pays un jour libéré :

C'est l'altitude de votre monument. Regardez : le jardin est en dessous, les enfants boivent le lait des fleurs, la Patrie est sauvée (118).

Avec l'approche de la bataille dans l'église, « la saison (automne) tire à sa fin », le soleil s'éloigne, les « nuages gris s'accumulent », les tournesols ne saluent et ne guident plus, ils s'immobilisent, aveugles (132). Mais Sauvageau vient réconforter Chénier : « L'hiver n'a jamais empêché le retour du printemps » ; le froid monotone sera « peut-être long », mais les grands soleils, comme le pays, ne mourront pas ; les racines feront surgir d'autres signes de vie. « D'autres Soleils fleuriront : ils verront la Patrie que vous aurez fait naître » (133), console le Sauvage. Les morts de Saint-Eustache, « ce sont eux qui font les mondes » (135), indique le sage Sauvageau, car Chénier ne meurt vraiment pas, le monument en attestant. Réunissant autour de lui robineux, Sauvages, et exilés — « Les mêmes que Chénier avait rassemblés à Saint-Eustache » (48) — le monument signifie que « la Patrie a été sauvée et qu'elle le sera encore » (47), et cela, par le monde ordinaire qui appuyait Chénier en 1837 et qui flâne aujourd'hui autour de sa statue. Sauvageau, qui manipule le mieux les images signifiantes de la nature, sait que les Chouayens passés et présents ne comptent pas, puisque au delà de ces nuages, « la trouée est lumineuse : tout s'arrange » (136).

Le « décor » scénique ne se limite pas au plateau lui-même. Une extension géographique, un espace pas encore approprié, viennent mettre en relief ce qui est sans doute le message principal de l'œuvre : « nous habitons le pays, mais nous n'en avons pas pris possession » (84). Cette fondation d'un territoire tracée aujourd'hui dans l'imagination poétique de Gatien Lapointe et de Paul Chamberland hantait Ferron. Chénier rêve d'un Québec où, de « Québec à Montréal, de l'Outaouais au Richelieu, de tous les villages, de tous les hameaux » (130), la leçon de Saint-Eustache sera comprise. Saint-Eustache, c'est un microcosme d'un pays à venir : les feux de camp des Patriotes sur les collines autour du fameux village qui obsèdent la mémoire du docteur, couvriront éventuellement tout le territoire, balayant même le Brûlé, « seul rang de la paroisse » ouvertement chouayenne en 1837 (38).

Le territoire extérieur au pays, le Klendaque de l'oncle Viger, Calgary — « belle ville en une des Montagnes Rocheu-

ses » (30) — c'est là une terre d'exil que refuse François. Son oncle — « homme serviable » peu intéressé à la survie de la race (34) — est devenu un véritable étranger contemplant sa terre natale du haut de sa lucarne. Cet oncle représente la lâcheté, voire la stupidité :

... On lui aurait demandé de revenir de Toronto pour entrer une brassée de petits bois pour sa mère, il serait revenu ; un homme serviable ! (34)

Décidément, l'« errance » du Canadien, l'exil vers l'argent et la vie facile ou même la mission apostolique tant prêchée au Québec, ne sont ici que trahison. Calgary, Toronto, le Klen-daque, voilà des endroits dissociés du territoire québécois à reconquérir.

Le docteur Jean-Olivier Chénier « n'est pas un héros », comme il nous l'affirme lui-même (17) ; il est plutôt un homme, sinon bien ordinaire, du moins non pas sans failles, hésitant souvent face à l'action, se fatiguant facilement, et ayant besoin de beaucoup de sommeil. Chénier se montre assez pessimiste et n'est certainement pas conscient de sa fonction historique. Ferron bâtit ainsi un héros bien humain, voire modeste, à la mesure de l'ensemble des Canadiens français. Loin d'être un simple instrument déclamatoire d'un message politique, le personnage sonne vrai et, doué en plus d'un sens d'humour — « je n'ai pas l'habitude d'aller à la messe un fusil à la main » dira-t-il à Élisabeth à propos de Saint-Eustache (15) — il devient franchement sympathique.

C'est un homme charitable, compréhensif, prenant en pitié ses ennemis Colborne et les Anglais d'Angleterre qui, somme toute, se battent pour une cause étrangère qui n'est pas vraiment la leur. Semblable à Menaud, Chénier se rend compte que le vrai coupable, c'est le Délié de l'époque, les Chouayens :

Maudits Chouayens ! Ce n'est pas contre les Anglais, c'est contre vous que je devrais porter les armes ! (136)

Chénier se signale avant tout par sa déchirure intérieure : comme tout homme, il aurait voulu être un individu libre,

s'épanouissant d'après ses seuls désirs et talents : « J'aurais pu être un médecin, un simple médecin, traverser la vie avec mon petit portuna à la main et disparaître sans bruit comme un honnête homme » (115). Malheureusement, la perte du pays empêche une telle « normalité » et le médecin aura à « soigner » sa patrie, la médecine étant alors symbole de lutte sociale et politique. Médecin et « Patriote » engagés, Ferron devrait s'associer étroitement à son Chénier. Le portuna de l'un et de l'autre n'est pas le trousseau d'un simple médecin coupé de la réalité québécoise. Bien au contraire, quand Chénier fait ses accouchements, il s'agit toujours d'un rappel de cet alexandrin répété par une vieille mère canadienne-française mettant un enfant au monde : « Ainsi, te voici donc dans ton pays natal » (16-17). Ce sera à Chénier de travailler à la santé du pays et dans ce sens, chaque Québécois aurait le devoir d'être une sorte de médecin du pays.

Mithridate, robineux en redingote, coiffé d'un chapeau de castor et pour qui le « royaume » se situe sous le « pont », représente la condition dérisoire du pays. Démuni, pauvre, malade, ivrogne, Mithridate, comme le célèbre roi de Pont défait par Pompée, est un personnage vaincu, brimé, reflet possible des Québécois d'aujourd'hui et d'hier. Ferron fait le lien entre Mithridate et le pays qui sont tous les deux « cul par terre » et sans maison.

Mithridate comprend par moments l'enjeu national de la pièce, saluant les tournesols en guise d'un respect presque inné. Mais l'auteur ne peut être qu'ironique en l'appelant le « sauveur du pays » (89). Tout au plus, c'est un clown grommelant de supposés mots indiens, jouant le Diable une fourche à la main, se lançant dans la grivoiserie, transformant la « poitrine bourrée » d'Élizabeth en foin pour le cheval du Canadien errant qu'est François. Mais derrière le masque bouffon se cache l'image d'un pays qui continue à respirer à l'aide de la robine :

Ainsi je suis sûr de m'appartenir. Je n'ai point d'autres preuves. Le poison me dit que je ne dépends de personne, que je suis libre, que je suis roi, et cela me donne le courage de guérir du poison. Je me nomme Mithridate (116).

Si la boisson est la seule façon d'être libre, on peut tragiquement prédire la mort progressive d'un pays dont le roi est déchu au rang de soûlon et le royaume du Pont-Euxin changé en simple dessous de pont. Et ce qu'il y a de plus alarmant, c'est que, à un moment donné (117), même Chénier « robine » pour ensuite affirmer que la bouteille « n'est pas désagréable » et qu'il ressent une « sorte de bonheur », de « vertige ». Ce vertige gagnera-t-il un jour les futurs Chénier du Québec ? Le doux abandon règnera-t-il un jour ? Y a-t-il vraiment un monde entre Mithridate et Chénier ou s'agit-il en quelque sorte d'un même personnage ?

L'Indien, Sauvageau, vêtu de cuir, prestigieux, s'exprimant bien, fait contraste à son partenaire Mithridate. Le Sauvage est ici ironiquement plus digne et plus instruit que le Canadien français robineux. Sauvageau est parfois optimiste et courageux en ce qui concerne la survie des Canadiens français, rassurant Chénier que sa mort sera un signe de vie et de révolte futures. L'Indien, tout comme l'autre étrangère assimilée au fait franco-qubécois (Élizabeth), insiste pour que le pays puisse être sauvé, « en dépit de tout, par miracle », avec l'aide de tous les Québécois — robineux, docteurs, Anglais francisés, Indiens et Patriotes. Mais le Sauvage peut hésiter, avoir peur d'une léthargie contagieuse :

... Depuis le 14 décembre 1837, nous n'avons guère avancé. J'ai froid, Mithridate. Je ne verrai pas, moi non plus, s'allumer des feux sur les collines. Comme le printemps est long à venir (176) !

C'est Mithridate qui rétablit l'équilibre entre l'hiver et le printemps, entre la possibilité de disparition et d'épanouissement :

MITHRIDATE

Il (le printemps) viendra, Sauvageau, tu le sais.

SAUVAGEAU

Les grands Soleils refleuriront ! C'est cela que j'ai dit à Chénier en le quittant : « Oubliez les nuages gris, les grands Soleils refleuriront ». Je me suis peut-être trompé.

MITHRIDATE

Mais non, Sauvageau : l'hiver n'a jamais empêché le retour du printemps (176-177) !

Ferron refuse ainsi de prendre position quant au climat de l'avenir ; ce serait aux spectateurs de se donner la saison appropriée. Il est sûrement significatif que deux « étrangers » (Sauvageau, Élizabeth) soient les plus convaincus qu'un rassemblement de Québécois de tout acabit assurera la survie. Peut-être que l'assimilation se fera un jour, comme dans *Les Grands soleils*, dans le sens normal de la minorité vers la majorité, malgré les alarmantes tendances actuelles. Cette pièce débouche sur cet espoir.

Il existe une étrange parenté entre Sauvageau et les Québécois militants. En effet, grand admirateur du libéralisme de Papineau, Sauvageau se dit de la même famille que l'illustre orateur de la Petite Nation ; après tout, l'aïeule de Papineau a été élevée dans les cantons iroquois. Indiens et Patriotes seraient de la même espèce. Doit-on donc prédire le même sort pour les Québécois que pour les Indiens déposés de leur territoire et isolés dans la misère sur les réserves que l'on connaît ? :

On m'a dépouillé de tout, de ma langue, de mes pensées ; pour me convertir, on a crucifié sous mes yeux un Christ rouge. C'est lui qui m'a sauvé. Je n'ai pas maudit ma nouvelle patrie. Pour me survivre, je lui apporte ses enfants (89).

Verra-t-on un jour les Canadiens français comme les principaux fournisseurs d'enfants anglophones, suivant en cela le rôle de Sauvageau et ses bébés ? C'est à se le demander !

Sauvageau se charge de la distribution de bébés patriotes, Fils de la Liberté. Malheureusement, trop de gens n'en veulent plus, repoussant même Sauvageau, responsable de la résis-

tance future, d'une revanche des berceaux devenue patriote et non plus chouayenne, revanche active et non plus passive basée sur toute la population : l'habitant, le médecin, l'avocat et le religieux.

Et quel drôle de pays quand il nous faut un Indien, assimilé par les Français, pour tenter l'expérience de la survie de ses propres conquérants ! Le dramaturge en rit sans doute, mais jaune, car Chénier, « capitaine, qui ne connaît que le sang des accouchées » (137), celles du pays à construire, aura beau cacher dans son portuna les Fils de la Liberté de Sauvageau pour chaque accouchement. Malgré l'optimisme naïf d'Élizabeth qui ose penser que le docteur livre la bonne bataille en truquant les naissances du pays du Québec pour faire accoucher de futurs Patriotes (par le jeu d'échange de Sauvageau), le Bas-Canada perdra son docteur militant après la bataille de Saint-Eustache :

Quand l'enfant sera né, le Docteur sera content ; dites-lui de ne pas céder, dites-lui qu'il faut se battre (61).

Ce n'est pas ce genre de conte de la cigogne qui permettra de l'espoir. Bien au contraire, ce sera plutôt la reprise d'événements feux sur les collines du Québec, des feux d'action réelle et non fantaisiste.

Le message métaphorique de la pièce passe avant tout à travers Sauvageau. Ayant déjà subi le processus d'assimilation, le Sauvage sait interpréter les signes totémiques d'une race. Les Indiens ont adopté la croix des envahisseurs et abandonné leur totem. Sauvageau avertit que le mouton des Canadiens « n'est pas d'Amérique » (91) et ne s'applique guère aux besoins des Canadiens français. Bientôt, les Canadiens n'auront de leur origine que le mouton.

Il est grand temps, suggère Mithridate, que l'oncle du Klendaque mette son bélier à sa lucarne pour réveiller les moutons égarés du pays natal. Inutile de rappeler ici que la leçon de Ferron a été écoutée, car le Québec relâchera son mouton à la fin des années soixante pour instituer Jean-

Olivier Chénier comme figure emblématique, le troupeau « suiveux » cédant ainsi la place à un idéal, à un souvenir bien plus « dirigeant ».

Si Ferron construit et établit sans doute pour toujours le mythe de Chénier, notre dramaturge détruit du même coup la légende de Félix Poutré, personnage des *Souvenirs* d'un prisonnier d'État canadien, publiés en 1838. L'auteur des *Souvenirs*, secondé par Fréchette dans son *Félix Poutré*, faisait de Poutré un héros, une sorte de Patriote manqué qui joue le bouffon pour échapper à la potence. Ferron, lui, utilise Poutré pour typifier le Canayen opportuniste et veule. L'habitant du Brûlé, à Saint-Eustache des Deux-Montagnes, est dans la cinquantaine. Il ne représente pas uniquement le colon du dix-neuvième siècle; Poutré est l'exemple typique d'une trahison nationale de n'importe quelle époque : il admet lui-même d'ailleurs qu'« une semaine, un an ou un siècle, le temps n'est rien » (33).

Félix Poutré, Canayen à double face, illustre le patronage qui fait que même aujourd'hui certains Québécois se disent indépendantistes à telle personne (leur « ami ») et fédéraliste à une autre (leur « boss »). « Quand un homme a le poil important, je le flatte dans le bon sens » ose dire Poutré (42). L'habitant du Brûlé donnera le ruban blanc des Patriotes à François et puis niera cet acte au curé. Cela s'appelle virer son capot de bord, et non pas par conviction, mais par simple opportunisme : Poutré trouve idéal le fait qu'un de ses fils (Michel) soit chouayen et l'autre (François) patriote car il pourra ainsi s'entendre avec l'éventuel gagnant. Après la victoire de Saint-Denis, il prend une fourche pour aller se lancer dans la bataille du côté des Patriotes, mais quand le curé lui explique que Saint-Denis est loin d'être tout le Québec, l'habitant se ravise et s'en retourne chez lui. Chénier définit clairement le caractère « agent double » de Poutré et de beaucoup de Canadiens français qui ont été, eux aussi, à un moment donné, des « hommes à deux faces », à « deux derrières » :

On dit que vous êtes un beau danseur, un maître en pirouette, que vous tournez si vite que les Chouayens vous trouvent un derrière loyaliste alors même que vous faites risette aux Patriotes. Et vice-versa. Je ne voulais pas mourir sans vous avoir vu giguer. Un homme à deux derrières, pensez donc ! (138)

L'air de gigue est ici, et contrairement à la gigue patriotique des draveurs de Savard ou de Jean-Paul Filion, un air de trahison, de clown. Ferron, comme le créateur de Menaud, veut réveiller les « habitants » collés à la monotonie de leur terre. Écoutons Poutré qui se trahit :

Qui je suis ? Un pauvre homme, qui cherche à protéger le peu de biens qu'il a, sa famille, ses animaux, ses bâtiments ; ni Patriote ni Chouayen, demandez-le à mon garçon ; un habitant pure laine (144).

« Habitant » veut ainsi dire celui qui préfère, même au risque de perdre son pays, le confort et le statu quo au changement, à une défense courageuse. Chénier, comme le vieux maître de Mainsal et avant lui un certain Louis Hémon, comprend que l'« habitant », peu soucieux d'assurer la souveraineté de son territoire, est la plus grave menace pour la Patrie :

Un étranger, qui s'est emparé du pays et qui ne se reconnaît pas de patrie ; qui va à gauche, à droite, au plus fort ; qui ne connaît que son intérêt ; une sorte d'ennemi public (144-145).

L'ennemi le plus dévastateur, semble avertir Ferron, ce n'est pas l'Anglais, les « barbares » de Hémon, mais les Délié, les Félix Poutré faisant semblant d'être Canadiens français mais travaillant pour l'étranger. « Jamais une nation ne pourra se fonder sur une engeance pareille ! » (145), tonne Chénier.

Il est intéressant de noter que Menaud et Chénier se sont détachés des attaches de la famille, de la femme, de tout le roulant : la terre, la ferme, les bâtiments et les animaux. Chénier condamne l'institution sociale qui a fait des habitants, alors que le pays est en train de passer aux mains des Anglais, des marionnettes assoupies :

L'habit noir, le cou raide, la face endimanchée, ça vient vous réciter des litanies de phrases creuses : « Je ne dois rien à personne. » — « Je me suis toujours respecté » — « Je n'ai pas d'autre maître que Dieu ». Taisez-vous ! Vous ne savez pas ce que vous dites (145).

Les dix-sept enfants de Félix Poutré n'impressionnent en rien Chénier, la revanche des berceaux d'une province somme toute théocratique cédant la place à une nouvelle priorité, à une nouvelle façon de se défendre contre l'assimilation, à une mésalliance temporaire où le mariage n'aura pas de justification avant la victoire contre l'envahisseur. « Ce n'est pas une famille, c'est de la main d'œuvre gratuite » (146) explique Chénier à propos de la famille de Poutré. La plupart des enfants deviendront d'ailleurs des « serviteurs » mangeant de la misère à la grandeur de l'Amérique, se consolant de leur trente arpents perdus, contemplant leur pays de la « lucarne du Farouest, sur les toits des filatures, aux cheminées du ciel » (146), encastrés dans un célèbre bonheur d'occasion, unique expression d'une solitude qui, contrairement à MacLennan, n'est guère double mais le cancer d'une seule collectivité.

Félix Poutré quittera la scène à quatre pattes, assimilé ainsi à ces animaux dont il faisait l'éloge et qui, pour lui, primaient sur la libération du pays.

Si le père Poutré est remis à sa place par Ferron, il n'en est pas de même pour le fils, François. Celui-ci refuse la trahison ouverte de son frère Michel ainsi que les volte-face hypocrites de son père. Mais tenté, comme avant lui son oncle, de s'exiler, de prendre le train, de tout lâcher en devenant encore un autre Canadien errant, François a failli incarner l'errance rendue célèbre par la chanson de Gérin-Lajoie :

Un Canadien errant
Banni de ses foyers
Parcourait en pleurant
Les pays étrangers.

Toutefois, Ferron, grand bâtisseur d'une nouvelle mythologie québécoise, n'accepte pas de prolonger la légende du jeune

Patriote exilé, pogné sur ses « je me souviens ». Le héros du Canada français doit être une figure engagée. François Poutré s'enrôlera donc avec les Fils de la Liberté; il fera la révolution, acceptera de « perdre la bénédiction du Jour de l'An » d'un père qui « n'est pas de la famille » des Patriotes (105). La famille institutionnalisée, et dont la grande fête d'acceptation a toujours été la bénédiction paternelle, se disloque et le père, vire-capot, « n'a que des mitaines » (105), ayant disgracié les « mains » de la race. François reniera ce père et ira jusqu'à accepter, comme Alexis quittant la fille du maître-draveur, de se battre pour le pays malgré la tentation de se fixer avec Élizabeth. Mais semblable à Chénier, François Poutré n'est pas un héros sans failles; il se rend compte de la difficulté de rallier les siens pour une éventuelle victoire; il se décourage souvent, murmurant un « nevermagne » (19) qui n'est pas sans rappeler celui d'un immortel survenant déçu lui aussi par la lenteur de cette libération sociale tant rêvée. Mais le « nevermagne » de Ferron ne signifie aucunement un abandon; quand les Habits Rouges ont arraché un pouce au « Beau Viger » qui venait de libérer deux notoires patriotes, le victorieux Viger ne se lamente pas et rétorque, non sans humour : « Nevermagne, il en reste encore un pour une belle catin » (95). « Nevermagne », c'est prendre une déception avec bonne humeur et continuer la lutte.

Vers la fin de la pièce (scène 7, acte 3), un deuxième François, apparemment vivant au vingtième siècle, semble avoir perdu toute conscience politique; il ne reconnaît même plus Chénier et Sauvageau (Ferron aurait-il peur que les Québécois d'aujourd'hui issus de la race des Fils de la Liberté deviennent eux aussi amorphes?), il donne un coup de pied dans le sac à bébés, s'abat sur Sauvageau (existe-t-il des Québécois issus de la lignée des François Poutré qui en 1958 attaquaient les quelques rares Patriotes qui restent?).

Mais ces questions alarmantes ne servent qu'à avertir, car François se ravise : « Je prends le sac. On ne sait jamais; il y a peut-être du bon dedans » (174). Tout n'est pas perdu;

le jeune Poutré retrouve, même aveuglément, ses instincts patriotiques. Les enfants Fils de la Liberté renaîtront un jour peut-être. C'est ainsi qu'Élizabeth, dans la dernière scène, reviendra donner le sac à Sauvageau qui va continuer à remplir sa fonction de « cigogne nationale ». Elle aussi sent que « rien n'est perdu ». Comme magiquement, du fond de sa mémoire historique nouvellement acquise, elle retrouve son appartenance et n'a plus peur de l'avenir. Plus de cent ans après la rébellion, la fleur-patrie n'a pas perdu racine :

ÉLIZABETH

Je me souviens à présent... Quelle belle journée! L'hiver est-il fini? En revenant ici, regardez ce que j'ai trouvé au milieu de la rue? Cette grande fleur. Elle y avait poussé comme par miracle.

SAUVAGEAU

C'est un grand Soleil.

MITHRIDATE

C'est l'étonnante patrie, qui renaît quand on s'y attend le moins.

SAUVAGEAU

Sortons de la ville, sortons de Saint-Eustache; le printemps est revenu; sur les collines, des feux s'allument. Ce sont les grands Soleils qui surgissent partout, les grands Soleils victorieux. Docteur Chénier! Docteur Chénier! (181)

Quelle ironie du sort que de voir cette Anglaise enquêbecquoise, plus militante que la plupart des Canadiens français! Ferron croit à un tel « miracle » du pays où un jour les étrangers, loin d'être une menace assimilatrice, s'incorporeront à la majorité. Cela, l'auteur le sent, sans trop savoir quand ni comment; Élizabeth s'est changée en franco-québécoise tout mystérieusement :

... à votre arrivée ici, vous avez été malade. Vous déliriez la nuit, c'était en anglais. Un matin, je vous avais adressé

la parole dans cette langue ; vous ne m'aviez pas compris.
C'est étrange, n'est-ce pas (69) ?

Dans les *Grands Soleils*, le pays demeure une force mystique, difficilement explicable, mais qui, telle une fleur vivace et persistante, s'acharne à bourgeonner. « Nous résisterons » insiste l'ancienne Anglaise. Elle sacrifiera son amour pour François à la sauvegarde du pays :

François Poutré pense d'abord à sauver sa Patrie. Ensuite, on ne dit pas non ; il sera toujours temps de jeter un coup d'œil dans ton fameux sac (154).

Et elle suivra le même cheminement que François devenant, brièvement, à la fin de la pièce, une petite Canadienne d'aujourd'hui, ignorante de son histoire, esclave de l'image de Long-Sault qui a inculqué aux Canadiens un « héros » on ne peut plus soumis :

... tu me parles de Dollard, de ce petit bandit de notre préhistoire que les descendants des traîtres de '37, les Chouayens à moitié pourris, les charognards de notre peuple sont allés déterrer pour nous faire oublier Saint-Eustache (165-166) !

Mithridate appellera cette version ignorante d'Élizabeth une « putain » qui s'est vendue à l'histoire des autres.

Mais la version originelle d'Élizabeth, c'est celle qui voit clair et qui, aussi couventine qu'elle ait été, sait réprimander le clergé qui a voulu garder le peuple dans sa condition d'« habitants », c'est-à-dire, pour reprendre la thématique de Ferron, d'enfants, non pas d'« adultes » maîtres de leur destinée et libres (73), comme le voulait Chénier. Ce qui comptait pour l'Église, c'était conserver sa propre autorité :

LE CURÉ

... Ce qui compte au pays, c'est la famille, la paroisse. Nous n'en sommes pas encore à la Patrie.

ÉLIZABETH

Grâce à quoi le clergé reste tout-puissant et peut traiter directement avec le Gouverneur par-dessus la tête de nos représentants (72).

Le curé des *Grands soleils*, quoique « gras et sympathique » et grivois sur les bords (le ponce coupé du Beau Viger pourrait quand même faire l'affaire à la catin, avoue le curé), s'apparente à Félix Poutré par son opportunisme : d'un côté, il empêche « de bonne grâce » le ruban blanc de François, d'un autre côté, il encourage l'exil de François, offre de recommander François à de hauts personnages s'il ne se révolte pas. Intéressé beaucoup plus à ce que Poutré paie les cloches du baptême qu'à la révolution, il fait preuve de corruption. Le curé reste pourtant énigmatique et plus complexe que le père Poutré. Ami de collègue de Chénier, le curé aime le pays et veut travailler à sa formation, veut même sauver Papineau. Mais il déteste la violence et surtout n'acceptera jamais une république où il y aurait séparation entre Église et État. Le curé, en bon janséniste, se résigne — « nous ne sommes pas les plus forts » (77) — et c'est cela qui le sépare tellement de Chénier. Homme dominé par une foi de résignation, se méfiant de tout savoir non catholique (il se défie des livres de Chénier qui sont sans doute à l'Index), jaloux de la Patrie (« la Patrie n'est pas le bon Dieu, Élizabeth » (69)), le curé, malgré quelques moments de compréhension nationale, c'est paradoxalement l'homme « sans foi », celle du courage, du « souffle de la Patrie » (109).

La deuxième version des *Grands soleils* (1968, chez Déom) présente plusieurs changements importants. Certaines situations, surtout au début de la pièce, sont rendues plus claires : parfois l'auteur ajoute une petite scène pour mieux expliquer quelque chose (scène 8, acte I, pour décrire les rubans des Patriotes et des Chouayens; etc.). Une scène jugée inutile peut sauter (scène 9, acte I), deux scènes arbitrairement divisées peuvent se muer en une seule; le récit de la bataille de Saint-Eustache n'est pas donné d'un coup (scène 6, acte II) mais réparti à trois endroits différents (scènes 4 et 10, acte II; scène 9, acte III), ce qui équilibre beaucoup mieux le suspense historique. Par ailleurs, certains dialogues, trop courts et hachés dans la première version, se combinent pour créer un meilleur rythme.

Mais, fondamentalement, cette deuxième version ne change pas. La plupart des dialogues restent tels quels. Voici pourtant les additions significatives qui nuancent et intensifient la thématique de la première version.

Une « Présentation » par Mithridate détruit, avant même que la pièce ne débute, le quatrième mur du théâtre et explique le rôle de chaque personnage. Mais une telle introduction, quoique utile, ne change rien à la pièce sauf que des rapports étroits entre spectateurs et comédiens sont créés avant même le début. Le roi du pont place le spectateur sur le bon chemin pour « recevoir » la pièce. Celui-ci est en effet un « complice », un frère, dans un pays réuni géographiquement. Ferron indique clairement qu'il ne s'agit guère d'une simple histoire touchant une poignée de gens à Saint-Eustache :

Sieurs, Dames, garçons, demoiselles, citoyens, citoyennes des grandes paroisses et des petites nations. Tenanciers, tenancières, de nos cantons, de nos comtés, et vous, gens des îles qui ont retrouvé leur archipel qui se resserre pour donner terre ferme à un pays, permettez que je vous accueille comme vous le méritez, c'est-à-dire sans plus de cérémonie (16).

Dans la salle de théâtre du Nouveau Monde, en l'an 1968, l'archipel d'un pays anciennement à la dérive relie les nombreuses parties d'un tout appelé aujourd'hui Québec.

La « Présentation » signale aux spectateurs que les *Grands soleils*, comme tout bon théâtre, cherche à « amuser » et à « conspirer », divertissement étant indissociable d'engagement. Gare donc à ce qui ne paraît que drôle : la robine par exemple, fera de Mithridate un clown, mais elle aura également sa signification sérieuse :

Le Théâtre, ce n'est jamais gratuit, c'est machiné, prémédité, concerté, c'est un appareil de sédition masqué par les feux des projecteurs et les besoins de l'amusement. Si la représentation d'une pièce a du sens, c'est par la conspiration qu'il y a derrière. Telle est l'idée que je me fais du théâtre, moi, Mithridate, roi du Pont et de la robine. Cette idée, vous n'êtes pas obligés de la partager. On vous conseille même de l'oublier. Mon idée, ma robine, c'est du pareil au même (17).

Une série de « Nolet » (textes lus par le comédien et annonceur d'origine indienne, Jean-Paul Nolet) parsème le texte. « Nolet 1 » retrace l'histoire d'un peuple conquérant son territoire :

Poêle à deux ponts,
Couchette à trois matelas,
il fait bon dans la maison.

On embrasse sa femme et c'est le pays qu'on emplit.
Ce peuple qu'on n'était pas, eh bien ! on le fera (19).

De 1760 à 1837, il y a eu de la progression, le « poêle à deux ponts » aboutissant aux 92 résolutions et à l'idée des premiers 60,000 Canadiens se multipliant et couvrant tout le pays. 1837 serait le tournant de l'histoire québécoise. C'est alors qu'un « grand garçon », sans nom et à pied, sortant d'une maison, a rencontré Cra'g et Witheral, voulant les débarquer de leur cheval, eux qui « n'ont aucune considération pour lui ». Cette scène anonyme représente tout Québécois cherchant à se donner le « cheval » de son pays ; et de tels « petits incidents » feront les grands (19). C'est une simple question de temps.

Le « background » historique — véritable fonction de ces « Nolet » — se poursuit dans « Nolet 2 », procurant ainsi à la pièce un ton de véracité dans une ambiance de tension croissante. Papineau, incapable de jouer avec des « cartes anglaises », car le « fair play » est fait par les Anglais, passera des 92 résolutions ignorées par Londres à l'acceptation d'une révolte armée (Ferron refuse la thèse que Papineau aurait abandonné, par lâcheté, les Patriotes juste avant Saint-Denis ; c'est Nelson qui aurait conseillé à Papineau de s'éloigner afin de revenir plus tard).

« Nolet 3 » crée le « concerto du fusil de guerre et du fusil de chasse », sorte de petit conte ironique montrant l'inégalité des forces opposées. Lord Gosford, lui, avait « fourré la loi » dans son fusil de guerre ; les évêques, complices du bon Lord, y avaient inséré un « peu du bon Dieu ». Contre ces deux forces (loi anglaise et accord catholique fourrés dans un même canon), les pauvres Patriotes brandissaient un fusil de chasse rempli de cuillers fondues. Malgré la « musique

inégal », il « resta quand même assez de Patriotes pour gaspiller les ustensiles ». « En vrais pouilleux », les Fils de la Liberté, faute de cuillers, « mangeaient leur soupe avec les mains ».

À la fin du premier acte, Ferron démontre, dans « Nolet 4 », qu'il n'en veut pas vraiment à l'Église. Bien sûr, le prélat de 37 faisait de la politique, peut-être pas directement, mais « de biais pour plus d'efficacité ». La morale « politique » de ces prélats se résume sans difficulté :

... c'est à votre évêque, mes très chers frères, à vous donner ses instructions et à vous de l'écouter, autrement vous êtes excommuniés net, frette, sec (43) !

Toutefois, l'auteur rappelle que cette étape de l'histoire québécoise est maintenant révolue et il invite les évêques d'aujourd'hui à se décoloniser. Ferron exhorte même à la patience et à la compréhension face aux prêtres lents à se libérer.

« Nolet » 5 à 8 n'ajoutent à peu près rien, en ce qui concerne les images, l'allégorie, le conte, etc., à la thématique de la pièce. Ils complètent tout simplement cette toile de fond historique qui rend l'œuvre à la fois plus claire et intense — Papineau prenant le chemin de l'exil, suivant le conseil de Nelson : « Ne vous exposez pas. C'est après les combats que nous aurons besoin de vous » (64), etc. Il est vrai, cependant, que « Nolet 9 » présente l'image d'un Chénier qui, se voyant personnellement comme un simple envoyé du destin, se transforme, par le style de Ferron, en un héros national qui a pris son pays pour maîtresse et qui s'y est assimilé physiquement ; goûtant tragiquement la chaleur de son sang, « c'est le cœur et le sang de son pays ; il fait corps avec lui » (76).

Ferron a écrit un quatrième acte qui enrichit plusieurs données de la pièce. Premièrement, la transformation subite et somme toute mal élaborée de François en Patriote ignorant d'aujourd'hui n'a pas lieu. Le jeune Poutré est ici plus vraisemblable : il est le symbole de celui qui a fait les guerres du Canada (Corée, deuxième guerre mondiale), qui s'est

anglicisé, répondant « yes », « no » au chef de gare. Fier de sa participation « canadien », François se fait réprimander par Mithridate :

Je ne m'adressais pas au mercenaire. Son coup, à celui-là, ne m'intéresse pas. Je parlais au Patriote, à l'enfant des vieilles arquebuses, au garçon qui portait une fleur du pays à son fusil, et qui mena alors, une fois, une pauvre petite fois, sa guerre à lui, la seule qu'il ait jamais gagnée (99).

François Poutré incarnerait plutôt ce Canadien errant « de l'Amérique, de la bataille de Saint-Eustache, du front de Normandie, de la guerre de Corée, le zouave, le mercenaire, le Vandouze, le timide, l'inquiet, le proscrit, dont l'exil cessera bientôt, le jour même qu'il aura un pays » (16). Seulement, les combats de Saint-Eustache ressortent comme une des rares « guerres à soi » jamais livrées. Mieux s'occuper de ses propres guerres que de celles des autres !

Les vains cris de victoire de Chénier devant l'église de Saint-Eustache évoquent une sorte de fable ironique : le docteur, c'est le coq qui chante alors que la poule n'avait pas pondu, que le pays n'avait pas accouché d'une victoire. Non seulement la poule ne reproduisait pas, mais encore le poulailler (l'église où se sont réfugiés les Patriotes) brûlait. Les trois cris du coq ne seront pas écoutés ; le premier chapitre d'un nouveau pays ne sera pas écrit. Les Fils de la Liberté correspondraient alors à des « fourmis réglées une fois pour toutes » (92).

François véhicule une vision négative de l'Église. Le curé est niais :

... Le padre, à côté de moi, il avait l'air d'un cave, sa petite fiole d'eau bénite à la main. Je lui passais mon flasque... (93)

et l'Église elle-même, naufragée :

... de grands bateaux échoués, qui restent échoués, qui ne décollent pas, qui ne partiront jamais, qui n'ont jamais sauvé personne, personne m'entends-tu (92) ?

Il faut quand même constater que Mithridate croit toujours à une foi renouvelée :

... le Fils, je le connais : il était dans la pagode ; il était à Saint-Eustache, il était dans tous les fours crématoires, à Hiroshima, à Dresde, à Hanoï. Il n'est plus crucifié ; il brûle vif pour que le soleil ne s'éteigne pas... le bateau n'est pas échoué, il quitte doucement le quai avec sa cargaison de pauvres Christs, de pauvres nous ; il vogue sur les flammes vers l'autre rive et la verdure (100).

Ferron semble croire en une religion où le Christ serait une figure révolutionnaire libérant les peuples exploités et cultivant les « grands soleils » de la justice.

C'est Mithridate qui, en dernière analyse, remet la bataille de Saint-Eustache dans sa vraie perspective. Les Patriotes défaits ont lutté comme les peuples du Tiers-Monde d'aujourd'hui. Mais les Canadiens français, après 1837, ont glorifié Saint-Eustache, ont tourné une défaite en une victoire, alors qu'il aurait fallu y voir un avertissement inquiétant :

... ces morts-là laissent leurs armes à ceux qui n'en avaient pas, aux survivants, aux survenants, aux enfants. Il en a fallu de la patience aux générations, de la ruse, des détours, de l'obstination, du courage, pour mûrir une défaite et la transformer en victoire (102) !

Aujourd'hui, l'essentiel, continue Mithridate, c'est d'accepter que les Québécois ne peuvent se permettre d'être des « particuliers », des individus préférant le confort et l'avancement personnel à la sauvegarde de la patrie :

A Saint-Eustache, il n'y avait pas de mouton pour nous brouter le poil du dos. Chénier, tu es mort comme un infâme. Ta victoire se nommait alors défaite... à la gloire, on t'a redonné... quand de ta gloire retrouvée naît enfin ta victoire, qu'est-ce qu'on voit : de tous bords, tous côtés, tes partisans s'égailler pour devenir des propriétaires et des particuliers ! Des particuliers, tu t'imagines ! (106)

Quand, à la fin de la pièce, tous les personnages se regroupent, gignent et s'entendent, Mithridate, lucide, même avec sa

robine, conclut que l'oiseau moqueur regarde cette fête théâtrale qui, vue l'état actuel du pays, représente une trahison nationale.

Le décor de la deuxième version est même mieux développé que dans la première. L'auteur indique dès le début que les personnages se meuvent comme des statues d'un musée de cire; la pièce se jouera donc « frette », une théâtralisation mécanique suggérant que les personnages auront une signification symbolique aussi bien qu'historique. Toute l'action de la pièce se déroule comme dans un labyrinthe, écrit Ferron. Le spectateur doit ainsi réaliser plus clairement que le plateau met en branle une histoire stylisée qui aura ses messages et leçons. Par ailleurs, cette version élabore à peu près les mêmes images de la nature qui nous renseignent sur le pays, tel, par exemple, ce jardin périssant, dormant, voire impatient, un peu à la façon des fleurs qui dorment sous le toit de glace dans les étangs du barde Gilles Vigneault (voir *Pendant Que*, du troubadour de la Côte-Nord) :

MITHRIDATE

Le feu prend mal, les feuilles fument. Penses-tu, Sauvageau, que la Patrie est sauvée?

SAUVAGEAU

Il faudra ajouter d'autres feuilles mortes à celles-là pour que le feu couve longtemps. Oui, la patrie sera sauvée, mais cela ne se fera pas dans une journée. C'est décembre déjà, Mithridate. Dans les jardins, quel désastre (69)!

Pour préparer le spectateur à la première scène, Ferron a créé un « exorcisme préalable » qui, à partir de l'expression populaire « ne pas être la tête à Papineau », enchaîne des images établissant une fois pour toutes la vraie nature du grand orateur. Les personnages n'ont ici rien à voir avec leur rôle dans la pièce, car ils réitèrent « frette » les poèmes sur l'importance de Papineau.

Pour Félix Poutré, Papineau représente la proue d'un navire, d'un « seul espoir de libération anticipée... aux voiles inespérées sur les eaux du Saint-Laurent », navire démâté en 37 mais qui continue quand même la « contrebande de la liberté » (13).

Pour Élizabeth Smith, la tête à Papineau est celle d'un peuple « surpris qui se voyait par elle pour la première fois » et qui « couvera » la renaissance de cette liberté, de ce paradis « abîmé » en 1837. Cette tête, comme « l'arbre défendu de la connaissance de soi » attirera bientôt le peuple qui y cueillera, non pas une seule pomme, mais « tout le pommier » (14). Ce sera la liberté reconquise. Le pays s'unira, « réunira » un jour toute une race, dans un pays enfin libre et ensoleillé :

Toi, seigneur des Petites-Nations,
des mille paroisses éparses,
des îles cachées dans l'archipel,
du pays qui signe d'une croix,
qui tait son nom — Québec —
en attendant sa réunion
et le moment de le crier,
Je te dis, Papineau, que ce moment arrive
et qu'en lançant son nom
à la face de la terre,
le pays criera aussi le Tien (15).

En 1963, aux Cahiers de l'AGEUM, Ferron publie sa première pièce nettement politique depuis *Les Grands soleils* : *La Tête du roi*. Deux événements historiques servent de toile de fond à la pièce : le déboulonnage de la statue de Wolfe à Québec au mois de mars 1963 ; les soulèvements dans l'Ouest des métis et de Louis Riel en 1870 et 1885. Ces deux époques se confondent et c'est quelque temps après l'exécution de Riel que l'auteur situe la véritable action de l'œuvre.

La pièce a lieu dans une petite ville pas très éloignée des anciennes villes patriotes. Taque, vieil aventurier vivant dans l'hospice des sœurs et conseiller politique du Procureur de la Couronne, aimerait beaucoup « civiliser » Émond, Français qui vient d'arriver au Canada et qui travaille comme

serviteur pour le Procureur. Taque, dont le « patois » est « taccaouère », renverse le mythe du Français enseignant le « bon français » aux petits Canadiens, car c'est le vieil aventurier canadien qui enseigne la prononciation à Émond, stéréotype d'un certain Français hautain :

EMOND

Néveurmagne! Néveurmagne!

TAQUE

Voilà qui s'appelle parler! Tu n'as peut-être pas encore l'accent mais tu frappes le mot juste qui va au cœur du Canadien. On finira par te civiliser, toi! (10)

Un accent aigu de trop dans la bouche et le « neveurmagne » canadien-français porte à rire. Émond, en bon Français dangereusement athée, n'est évidemment pas pratiquant, reflétant l'image classique qu'avait l'Église québécoise des Français. Par ailleurs, il démontre beaucoup d'ignorance sur la situation des Canadiens, osant comparer Taque à un Sauvage, croyant que le Canada constitue toujours ces arpents de neige habités par le noble Sauvage. Taque riposte au « petit Français », ironiquement le « serviteur » d'un Québécois, que depuis belle lurette les Indiens ont été presque anéantis par la civilisation des Blancs :

Le grand flamboiement, le soleil emplumé, les hommes fils d'oiseau, les femmes filles de nuit, de lune et d'étoiles, tout cela n'est plus. Les totems de la montagne regardent vers la plaine; la grenouille, le castor, l'ours, l'aigle grimpent l'un sur l'autre, montent et aperçoivent avec horreur la locomotive qui vient... (14)

Taque se désespère à la pensée que les fiers Sagamos (chefs, en langue indienne), anciennement « fils du soleil » et « frère de l'hirondelle » n'ont plus leur territoire. Cette image prendra sa signification profonde, et combien tragique pour les Canadiens français, plus loin dans la pièce.

Le vieux Taque porte l'habit du défunt juge Fiset, un « faux frère » qui était le commis des Anglais dans l'Ouest pendant l'affaire Riel. Taque, lui, s'était battu pour Riel,

et il détestait ce Fiset, homme d'église « bleu comme le ciel », vendu aux Bleus et au pouvoir fédéral. En bon Européen, Émond accuse Taque d'être « anarchiste », mais le Canadien se défend bien d'être étiqueté avec un mot des « vieux pays » qui ne colle pas à la réalité historique d'ici. À vrai dire, l'engagement politique de Taque est difficile à comprendre : partisan de Riel — qui a été pendu sans son chapeau de castor, humble « chapeau de ministre » — Taque a pu garder lui-même le vénéré chapeau historique ; mais il porte quand même le manteau du « bourreau », le juge Fiset ; et tout en étant fier du tricolore, il arbore, dans cette journée de la Fête-Dieu, les drapeaux « disparates » de tous les pays, même le pavillon britannique y flotte. Les contradictions qui apparaissent dès maintenant — patriote portant, pour faire plaisir aux sœurs de l'hospice, l'habit noir et piquant d'un juge bleu et traître ; employé du Procureur de la Reine ; fervent de Riel et de son chapeau — ne vont que s'accroître dans la pièce, car elles seraient le reflet des options politiques contradictoires de tout le Québec depuis la Conquête.

Le fils aîné du Procureur (Simon) entre en scène. Il vient d'arracher la tête de la statue d'Édouard VII, aidé par les « camarades de Saint-Eustache », parents des premiers patriotes, afin que « le pays apprenne que des patriotes se dévouent » toujours à la libération du pays et que « vive la Laurentie ». Survient alors le cadet, Pierre, sorte de poète distingué, portant dans un sac la tête du roi, tête de bronze creux, simple boule de plomb :

... C'est la tête du roi ! Et elle est vide, elle est étrangement vide ! Majesté, on ne l'aurait pas dit ! Vous régniez sur le monde entier, Le soleil ne se couchait pas sur vos conquêtes et vous n'avez même pas un vieux bout de papier à la place de la cervelle ! (20)

L'ironie ferronienne implique donc que l'auteur de l'Entente cordiale était une véritable « tête creuse ». Mais Pierre, lui, ne pense pas à cela ; il n'est pas du complot, ayant trouvé le sac, paraît-il, comme par hasard. En fait, le cadet serait

plutôt loyaliste, ou presque, s'amusant à l'« Entente cordiale », boîte « très britiche » de la ville. Alors que Simon voudrait faire naître de véritables frontières dans ce « non-pays » (Miron), Pierre, au nom de l'universalité de la poésie, réclame le statu quo. Le Procureur, entouré de ces deux fils peu compatibles, ne peut que rire à la vue de la tête de bronze et il la place nonchalamment au milieu des drapeaux de la Fête-Dieu. Le Procureur joue un « double jeu » et s'identifie à ses deux fils, l'un universaliste, l'autre patriote. Le père « se reconnaît en eux » et vit donc de contradictions. Simon, en bon patriote, n'apprécie guère l'apathie de son père, et, se référant au titre de Procureur de la Reine, affirme que le Procureur ne « sait pas ce qu'il fait » ; toutefois, « en politique il n'y a pas d'innocents, il n'y a que des imbéciles ». Ne pas cacher cette tête d'Anglais, c'est de la provocation, maintient Simon ; le peuple en sera dégoûté. Le père, plus réaliste et expérimenté, connaît l'indifférence du peuple : « Le peuple en a tant gobé qu'il ne réagit plus » (25). L'enthousiasme de Simon semble inutile, et c'est au Procureur de placer le buste de « Sir Wilfred » et de « Dollard » à côté de celui du roi. Le premier acte se termine avec ces images insolites d'un roi anglais, secondé par un Canadien français promu « Sir » et représentant à la fois Québécois et Canadiens, d'un vieux soldat français et catholique mort pour la Nouvelle-France, de ce des Ormeaux devenu héros national puisque inoffensif et issu d'un passé assez lointain pour ne pas trop troubler les dirigeants, lié d'ailleurs à la défaite des Indiens, pas des Anglais. Chénier ou d'autres héros plus chers à Ferron puisque liés à un passé où se sont affrontés Québécois et envahisseurs, sont absents du tableau. La curiosité du spectateur est pourtant piquée : Ferron va-t-il faire évoluer ce tableau historique traditionnel ?

La veuve Fiset arrive pour la fête. Il s'ensuit un jeu de cache-cache bien ferronien, typique des premières pièces, où le Procureur et son invitée parlent d'amour et de sexualité en termes voilés : « étalon » et « jument » évoquent le coït, « avoir les pattes grosses » signifie être habile en amour. Alice (la veuve) a aimé son mari mais a quand même honte

de ce juge qui a contribué à la pendaison de Riel, qui a appuyé la conscription, « prenant le parti de la guerre contre son peuple pacifique » :

... En 1917, pour échapper au ressentiment du comté qu'il avait trahi, il dut se cacher dans une charrette à foin. Mais dès qu'il a été juge, on est venu lui baiser les mains. Dieu, que l'on est fourbe en ce pays! (39)

Madame Fiset ose dire à son hôte, qui veut lui aussi devenir juge, qu'il a déjà été un traître à sa race, « vendant les siens » dans les grèves, faisant exécuter des lois anti-grèves, Les juges sont constamment tournés en ridicule chez Ferron :

LA VEUVE

Voulez-vous savoir autre chose? Avez-vous remarqué combien digne le juge Fiset se tenait sur le banc à la fin de sa vie?

LE PROCUREUR

Je sais : il avait les hémorroïdes.

Un ami de Pierre, Scott Ewen, téléphone et viendra souper. Le Procureur, tout comme Fiset qui « jappait » bien l'anglais, est « anglomane », « anglophobe », et aime beaucoup cet Ewen qui parle merveilleusement bien le français — « le butler » de l'Académie française ne s'exprime pas mieux. Émile (le Procureur) s'avoue prêt à « payer la note » avec les Anglais, à les côtoyer, et la note, c'est, bien sûr, sa nomination. Alice, de plus en plus lucide, accuse le Procureur d'être un « roi nègre » qui n'aura que les « restants du pouvoir ». Fiset n'était guère un modèle plus digne, appuyant lui aussi la participation avec l'Angleterre dans la première guerre mondiale :

En 1917, pour échapper au ressentiment du comté qu'il avait trahi, il dut se cacher dans une charrette à foin. Mais dès qu'il a été juge, on est venu lui baiser les mains. Dieu, que l'on est fourbe en ce pays! (39)

Il est ensuite question de la tête du roi, et on se demande si Pierre n'a pas tout simplement acheté le buste pour faire

une blague à Simon, ou s'il s'agit vraiment de la tête décapitée. Le suspense demeure complet sur ce point, et intrigue le spectateur, d'autant plus que Pierre est censé être plutôt loyaliste. Quant au Procureur, riche, puissant, mais perfide envers les siens, il se noie progressivement dans l'alcool :

LA VEUVE

... Il a obtenu ce qu'il désirait, la richesse, la puissance. Et il n'est pas rassasié. Alors il faut bien qu'il boive un peu (39-40).

La dernière scène du deuxième acte nous présente une « pièce dans une pièce » (la fameuse « *play within a play* » de Shakespeare) qui se révèle, par l'ingéniosité du jeu scénique, un des moments le plus efficace et original de l'œuvre. Grâce à des « simulacres », le Procureur, tenant la tête du roi, se prendra pour Édouard VII, et Simon, lui, parlera à la place de Taque qui, tenant le chapeau de Riel, se serait métamorphosé en le grand chef des métis. Ainsi « le père et le fils pourront(-ils) mieux se comprendre ». « Édouard VII » apparaît comme un joyeux vivant qui n'aime pas les trouble-fête, les Louis Riel; il s'intéresse bien plus à bambocher qu'à écouter les contestataires. « Riel » constate avec justice que la couronne du roi tient de l'auréole, mais que le chapeau de castor, tenant du peuple, est « plus humain ». La désinvolture de Londres saute aux yeux lorsque « Édouard » avoue que les procès de 1885 à Régina étaient bien moins importants que l'Entente cordiale qu'il préparait en France « avec quelques jeunes dames ». « Qu'il faisait bon alors d'être un Anglais », se réjouit Édouard. Taque, « oubliant son rôle », redevient lui-même et rétorque : « Taccaouère, c'était à nos dépens! ». C'était la belle époque de l'Empire anglais, la « vertu de la reine était planétaire », se vante « Édouard », mais au Canada, « Riel » (Simon) répond que cette vertu « fonctionnait à la vapeur, toute noire de charbon, vertu transcontinentale tirée par une locomotive, *a mari usque ad mare*, écrasant tout sur son passage » (43), broyant, à la Lord Durham, lentement mais sûrement, les Canadiens français. Émond, jouant l'Européen qu'il est, intervient dans le jeu,

affirme que les Anglais offrent le progrès et le modernisme et c'était donc normal d'assimiler les pauvres et arriérés Canadiens français. C'est là la thèse d'un certain Lord, auteur d'un *Rapport* peu populaire auprès des « Français » du Bas-Canada. Mais Émond n'est pas Anglais, et à l'improviste « vire de capot » pour défendre Riel, pour en faire un héros de la résistance :

Pardon, cette exécution a été ressentie par tout un peuple. Elle l'a rangé parmi les primitifs, les simples, les ingénus, ramassis de toutes les couleurs, peuples de la grande Fête-Dieu qui accèdent aujourd'hui à un monde nouveau. Si j'étais Canadien, je dirais à cette grande victime : O métis merveilleux, mon frère, c'est sous ton chapeau vierge que je verrai le jour de l'homme, le bonheur de la terre (44).

Évidemment, le Procureur, abandonnant son rôle, ne sait plus « où est le jeu » d'Émond. « Je suis des deux côtés », répond-il. « L'organisation du monde a été nécessaire, même au prix de l'asservissement de la majorité des peuples, mais il est essentiel ensuite que ces peuples se libèrent car l'organisation du monde ne peut qu'aboutir à l'égalité de tous les hommes. Je salue donc et le pendu et le décapité » (44-45). Émond représente ici toute personne qui dit, qu'au nom du soi-disant progrès, la conquête, la victoire de Colborne, et la pendaison de Riel ont eu un côté bénéfique puisqu'elles ont permis aux Canadiens français de bénéficier de la culture dite avancée des envahisseurs, mais qu'il est maintenant temps que le peuple québécois se libère. Ferron semble se moquer de cette option contradictoire, qui essaie de justifier les défaites passées en acceptant l'idée de la supériorité des Anglais tout en disant que les Québécois ont maintenant les moyens de s'affranchir. Taque condamnera d'ailleurs l'attitude d'Émond : « Taccouère, je l'ai toujours dit : les Français des vieux pays sont des sortes d'Anglais. Surtout, Monsieur l'avocat, n'allez pas vous y fier » (47), et Simon, fier d'être « l'auteur de la décollation », insistera que la libération presse et que le temps de la justice viendra, mais seulement après bien des luttes. Le Procureur, apparemment de plus en plus saoul,

boit à la santé de son fils régicide, craignant pourtant être impliqué par association dans l'acte criminel. Assumant son rôle de représentant de la Reine, le Procureur boit à « l'entente cordiale des deux nations qui composent le Canada. »

Au troisième acte, l'alcool continue de couler à flots et Émile s'imagine « noir dans le petit matin livide », exécuté pour trahison par le bourreau Branchaut. Émond mourra avec son maître et, tous deux, ils crieront « Vive la France! ». Simon met fin à ce délire gratuit et trompeur, rappelant que la vraie réalité est telle que le « Vive la France », avec le taux d'assimilation actuel, sera plutôt un « *Long live France* » :

Encore faut-il ne point serrer les dents : à cause de l'accent. Nous serions beaux, les dents serrées, criant : Vive la France! avec l'accent anglais (52).

Les jeux intellectuels du père éméché ne font rien pour aider les Canadiens français à se réveiller de leur torpeur :

Il est un temps pour changer chaque âge. Nous ne pouvions pas rester toujours en enfance à moins de devenir grenouilles ou potager. Nous avons atteint à notre maturité. Désormais il nous faudra vivre comme des hommes (54).

Mais le Procureur, qui a l'ambition de devenir juge, est complice du pouvoir et ne se préoccupe guère de cette « entente cordiale » si peu cordiale, ni de cet Édouard VII, « roi-soliveau dans la mare des grenouilles ». « Pacté noir », le Procureur joue le Canadien français remerciant son conquérant de la « liberté » qu'il a bien voulu lui donner :

Enfin! Après deux siècles, ce n'est pas trop tôt! Deux siècles de litanie. Majesté, je vous dois tout, ma langue, ma religion, ma vie, *thank you!* Vous m'avez appris la liberté, la démocratie, le régime parlementaire, le système municipal, *thank you!* Par un effet de votre grâce j'ai pu être mercenaire dans vos armées, *thank you!* Vous m'avez donné des généraux boiteux, des juges à perruque, un huissier à la verge noire, *thank you! Thank you, thank you*, c'était la litanie (55).

L'ironie de ce passage sur le « *thank you* » national, enrichi d'un rythme incantatoire et d'un jeu de mots sur la verge noire léguée au Canada français, passe bien sur scène et illustre à merveille l'efficacité du style théâtral de Ferron.

Le procureur change souvent, tout comme Émond d'ailleurs, d'option politique, ce qui peut sembler au prime abord **confus** ; mais son double jeu représenterait les tergiversations d'un bon nombre de Canadiens français. Émile vient, par exemple, de « remercier » le roi et soudain, dans le même passage, commence à réitérer l'argument social, révolutionnaire, de Simon :

Oraison : nous sommes des cons... Pardon, nous l'étions. Par ton aveu nous ne le sommes plus. Elle est finie, la litanie coloniale, ornementale et britannique. Boss, on ne te doit rien, tu nous achales et je t'emmerde ! Boss, garde tes distances, éloigne-toi, encore un peu, et puis continue donc et va bosser ailleurs ! Voilà ce qu'on avait à te dire, boss ! Dorénavant tu ne nous constipes plus... Il s'agissait de faire sauter le bouchon (55).

Branchaut est mort, nous apprend Émile, et c'est à Taque de le remplacer. Il aura comme « gibier » **un certain évêque** perfide qui aurait collaboré avec Ottawa dans la pendaison de Riel — Monseigneur Taché — ainsi qu'un bon vieux père de la Confédération et donc instigateur de l'« entente cordiale » à la canadienne — « Sir Georges-Étienne ». L'ancien camarade de Riel « brancherait » bien ces deux traîtres :

TAQUE

Un Sir Georges-Étienne ? Taccaouère, vous me tentez, vous, là ?

LE PROCUREUR

Venez, nous allons nous costumer.

TAQUE

Un Sir Georges-Etienne, je ne dis pas non. Brancher pareil corbeau, ce n'est pas être bourreau... Taccaouère ! je veux bien (57).

Les préparatifs du festin vont bon train et la veuve du juge Fiset ironise sur la soi-disant politesse culinaire des Anglais :

Ami de Pierre ou pas, qu'il parle comme il voudra, je m'attends à un Anglais; plus qu'à un ogre, à un affamé! Je connais bien l'espèce. Elle ne change pas quant au fond, et ce fond-là, il est toujours creux : un gouffre! N'aie pas le vertige, c'est tout simplement que chez eux ils ne mangent que des biscuits, les Anglais, du bout des lèvres, comme s'ils n'avaient pas de dents (57).

Les bonnes manières n'ont rien à voir avec l'impérialisme; les délicats mangeurs de « *crumpets* » sont, en politique, de véritables carnivores :

Mais quand ça sort, hein, de véritables carnassiers! Ils ont conquis le monde ainsi, pour échapper à leur austérité (57).

Fidèles à leur réputation de connaisseurs de bifteck, ils ont « joué de la mâchoire » sur les Québécois :

Ils en avaient soupé d'être puritains et pleins le nez de leurs biscuits; ils en avaient marre de s'ennuyer : ils voulaient vivre. Ils ont bousculé les peuples et les nations. Mais ce sont des gens polis : comme personne ne les avait invités, ils revenaient au-devant d'eux-mêmes pour se souhaiter la bienvenue : « *Come in boys!* Bifteck, bifteck! » Ils faisaient un bon repas ou deux, puis tout était à recommencer; ils repartaient à l'assaut d'autres pays; ils se sont répandus ainsi par toute la terre (58).

Mais tout ce que la Veuve peut faire pour se venger contre les rois du bifteck, ce sera de servir de la viande crue au jeune Scott qui doit arriver bientôt. Le cri de guerre de Madame Fiset, ce sera d'écœurer le « Sieur Scott-Machinchouette » avec « de la viande, beaucoup de viande, et que ça saigne! » (60).

Dans l'affaire de la tête du roi, Pierre semble n'être pour rien, ayant tout simplement ramassé la tête dans la rue. Mais l'« anglomanie » de Pierre s'affirme quand même de plus en plus : il admire les Anglais dont la puissance se mesure aux beaux cimetières, les plus beaux « parcs » de la

ville où les saules pleureurs ne pleurent pas, affichant plutôt le « plus beau sourire du monde », celui de la puissance séculaire, immortelle. La force des Anglais éblouit donc Pierre. Il porte Scott Ewen, ce savant biologiste, de culture « universelle », n'est-ce pas, aux nues : « Nous projetions des voyages. La Chine nous paraissait plus proche que nos pays respectifs » (62). Pierre, par la poésie qu'il écrit, cherche à être nulle part, dans le monde catharsique de l'artiste. Ferron refuse évidemment un tel universalisme, du moins dans le contexte d'un « pays incertain ». Il ne prise guère le jeu intellectuel et individualiste de ce Pierre adressant la parole à Scott en anglais, Scott lui répondant en français. Dehors, dans la grisaille de l'existence quotidienne, le peuple s'appauvrit dans la langue du maître. Comment l'« élite » peut-elle jouer inconsciemment avec le bilinguisme alors que l'homme ordinaire apprend l'anglais par obligation, au détriment de sa propre langue ? En effet, la Veuve se pose précisément cette question. Elle insistera pour que l'on parle de la conquête, de l'origine de l'inégalité économique et linguistique. Ainsi tout est-il préparé pour l'entrée de Scott : « il y aura du théâtre » quand le jeune Anglais s'amènera. Pierre avoue qu'il jouera parfois du côté anglais, parfois du côté québécois ; Élizabeth, elle, tergiverse, ne sachant pour qui elle prendra. Après tout, elle élève des perruches et devrait avoir quelque chose en commun avec le biologiste anglais. Mais il ne sera sûrement pas question d'une liaison amoureuse avec Scott, car, même en oubliant la question politique, Élizabeth, dans la tradition ferronienne, ne se fait pas d'illusions sur l'amour :

Elles (les jeunes filles) aiment l'amour. Elles recherchent un garçon qui leur échappe ou bien qui les meurtrit. Pourquoi le monde n'est-il pas simple ? Pourquoi ne peut-on pas s'aimer d'amour comme on s'aime d'amitié ? (63)

Sur le plan national, Élizabeth a en elle un fond de révolte : elle pense sérieusement vouloir se débarrasser des étrangers dans le pays de Québec : « J'ai bien envie d'aller mettre de l'ipéca dans le jus de la viande pour qu'ils repartent au plus vite, ces Anglais, ces Français, ces Zoulous, ces intrus ! »

(64), mais quelque chose la retient. C'est dans cette ambiance confuse et intense que se prépare le repas, véritable mise en scène d'affrontements nationaux, anciens et actuels.

Juste avant l'arrivée de l'Anglais, le Procureur s'en prend à Simon, l'accusant de vivre dans un monde chimérique, dans un pays rêvé, pas assumé :

Le Canada, un pied dans l'Atlantique, l'autre dans le Pacifique, la tête contre les glaces de l'Arctique et le cul sur une ligne imaginaire. Le voilà, ton pays! L'autre, c'est un rêve... (66)

Le Québec libre de Simon, serait-ce donc un rêve impossible? Les gros sous, poursuit le père, dirigent le pays, pas les révolutionnaires :

Toute votre agitation est vaine. La chimère s'est décomposée. Le Canada comme le Québec vous échappe. Il n'y a plus rien de sacré, rien sauf les gros sous. La reine est dans le lit du banquier. La justice ne sévira pas contre vous; elle ne s'occupe que des petits voleurs (67).

Habitant ainsi un pays qui n'existe pas, Simon, même avec la tête du roi entre ses mains, œuvre dans le vide. Seule une guerre pourrait éventuellement transformer le Québec en pays français, prétend le Procureur du Roi, et cela, c'est impossible. Lorsque Émile appelle Simon un simple « scout révolutionnaire », a-t-il raison? En fait, tous les personnages, tantôt défaitistes, tantôt optimistes, tantôt actifs, tantôt passifs, pourraient avoir raison et Ferron semble s'associer à eux tous. Taque, par exemple, aura beau brandir la corde de Branchault, il ne pendra jamais l'ennemi, même s'il veut le faire, puisque l'échafaud n'est plus « à la mode ». Et Simon, lui, pourra faire sauter autant de têtes de rois ou de boîtes aux lettres qu'il veut, cela ne changera pas grand-chose au pays de Québec :

Des scouts pour chefs! Pourquoi pas des liftiers? Tout le monde dans l'ascenseur : en bas, *going down*! Avons-nous encore vie? Nous sommes peut être morts. Tu m'entends, Simon : morts! Qu'est-ce que tu peux faire pour nous?... Père Taque, vous êtes trop vieux. Votre corde, elle n'est plus bonne à rien (69).

Le Procureur voit peut-être clair quand il insiste sur le fait que c'est moins les têtes de bronze dont il faut se débarrasser que celles des ministres canadiens-français collaborant avec le pouvoir :

La violence dans les musées, la décollation d'un roi de bronze, laissez-moi rire un peu! Vous ne dérangez personne, le pays restera inerte. Le vif, au moins si vous cherchez le vif! Peut-être après tout qu'il existe encore ce vif? Fiset a dû faire des petits. Il doit bien se trouver des ministres bien en chair, des députés contents de leur viande, des couillons confédérés, faux-jetons et débiteurs de sornettes! C'est de ce côté-là qu'il faudrait chercher, qu'il faudrait frapper pour qu'on saigne au lieu de parler. Le sang, vois-tu, il n'y a rien d'autre qui régénère un peuple! (70)

Mais le Procureur est lui-même collaborateur, représentant de la Reine, et les contradictions chez lui font plutôt pitié. À un moment donné, il suggère, ou presque, une vraie révolution, tandis que quelques instants plus tôt, il se moquait de toute tentative libératrice : seuls les poètes, dans leur imagination, prétendait-il, auraient pu se révolter :

Mon pauvre enfant! Dans un pays dont la force est l'inertie, comment réussir une révolution si l'on n'est pas poète? Quand les horizons sont bas et fermés, il faut prendre de l'altitude.

(Il fait le geste de s'envoler) (68).

Les spectateurs sont dans une impasse, ne sachant trop qui a raison, lorsque Scott Ewen, distingué, timide, charmant, gravit le perron. Taque place la tête du roi sur la cheminée, avec un cierge des deux côtés. Mais aucune « messe » ne sera servie ici, malgré les deux cierges; on « communiera » avec le pays à venir, pas avec le passé catholico-collaborateur.

Les drapeaux « disparates » du début de la pièce sont remplacés par des fleurdelisés : le sujet se précise de plus en plus, le principal enjeu du dernier acte étant le Québec et son avenir. Émond emballe la tête du roi avec les drapeaux, ce qui met en relief la situation loufoque, illogique, du Québec :

Pavoiser dans un pays qui n'est pas souverain est assurément aussi ridicule que pour un souverain de porter sa tête dans un pays qui n'est pas le sien. Voilà qui est fait : la tête est emballée... (74)

Une tête « royalement » anglaise pavoisée de fleurs de lys, c'est là un symbole assez fidèle de la réalité politique et sociale d'un Québec toujours français dont l'emblème suprême est la reine d'Angleterre et son vice-roi de la rue Sussex .

Taque, figure du batailleur acharné pour la souveraineté française en Amérique du Nord, se reproche d'avoir respecté presque aveuglément les gens en place, les ministres, monseigneurs et notaires du pays. Plus maintenant cependant, car Taque n'en peut plus de l'hypocrisie de l'élite traditionnelle du Canada français qui collabore avec l'étranger. Il veut donc retourner à Batoche (défaite des Métis en 1885) dans le « Klendyke ». Désespéré, pessimiste, le vieux Taque, qui a vu trop de défaites, prend le Procureur en pitié. C'est un avocat rouge, libéral, ce qui est quand même mieux que le bleu ultramontain, unioniste, duplessiste et conservateur ; mais un avocat, c'est un avocat : il obéit aux lois qui sont au Québec entourées de symboles britanniques comme la constitution sise à Londres et le Banc de la Reine, et il s'éloigne des problèmes économiques et culturels du peuple :

Je me cherchais un maître, imaginez-vous donc : à mon âge ! Et j'ai trouvé un avocat, un avocat rouge. Je n'aimais pas les bleus. J'attachais trop d'importance à la couleur. La couleur ne change pas grand'chose. Les bleus, les rouges,... c'est du pareil au même : ils ne peuvent pas comprendre, les avocats, ils sont plus chiens que nous. Seulement ils ont une niche, ils sont dressés, la reine leur a donné un collier entre eux et la rue, entre eux et le pays, entre eux et la Fête-Dieu : la façade que tu dis (73-74).

Endurci par un passé peu prometteur pour l'avenir de la race, Taque quittera le Québec. Il s'exilera à Batoche, mais le vieux défenseur de la race continuera à porter le chapeau de Riel, laissant peut-être aux jeunes Québécois le défi de libérer leur pays de l'emprise étrangère. Que l'anéantissement

tragique des Sagamos serve d'avertissement aux Québécois actuels :

Mais les Sagamos se trompaient. La supériorité de leur nombre était précaire et le passé n'est pas garant de l'avenir. Ils se trompaient si bien que, Riel pendu, ils ont été anéantis. La mort alors a changé de direction : elle s'est mise en marche vers l'Est. Si aux nouvelles de Régina le Québec se souleva comme il ne l'avait jamais fait auparavant, comme il ne le fera plus ensuite, c'est qu'il se sentait frappé, atteint à en mourir par l'exécution de ce pauvre Métis, de cet homme réputé fou qu'il savait son frère... Non vraiment, même si je suis vieux, fatigué, découragé, tu te trompes : mon passé n'est pas révolu. Il avait la vie dure. Il a suivi le convoi venu de l'Ouest. Il a remonté le temps. Il est ici, ce soir, à son heure (76).

Ni la devise « je me souviens », refuge trompeur dans un passé légendaire, français et souverain, ni l'actuelle mais très précaire supériorité numérique des Québécois francophones, ne constituent une garantie de survie.

L'Anglais de la pièce, Scott Ewen entre finalement en scène. *La Tête du roi* est dédiée à Scott Symons, écrivain canadien-anglais, auteur de *Place d'Armes*, roman où le narrateur prend conscience de la valeur de la civilisation québécoise et essaie de se débarrasser de ses complexes paternalistes envers les Canadiens français. Ferron fait sûrement, avec le personnage de Scott Ewen, une caricature de Scott Symons. Taque, lui, voit en Ewen une continuation symbolique de cette Gendarmerie Royale qui a anéanti la plupart des Sagamos, se contentant par après de faire des alcooliques des Indiens qui avaient survécu au massacre. D'après le clairvoyant Taque, les Anglais au Québec risquent un jour de faire disparaître les Québécois francophones ; l'alcoolisme du Procureur, par exemple, serait déjà le signe d'une aliénation semblable à celle des Sagamos s'enivrant dans un pays qui ne leur appartient plus.

Bien sûr, Scott maintiendra que les Canadiens français ont de plus en plus de droits, qu'ils vont s'épanouir sans trop de problèmes. Mais Simon n'avale pas les paroles rassurantes de l'Anglais et il reprend tout de suite l'argument de Taque : la race se dissout, malgré l'apparent regain du fait français :

D'ailleurs nous avons cessé de progresser : nous ne francisons plus personne. Cela explique notre impatience... Deux siècles de lutte respectueuse, sans violence, dans la soumission de vos lois (82).

À vrai dire, le Québec ne pourra être un véritable territoire français qu'au moment où il cessera d'être une colonie, un sous-pays dirigé par les autres :

Le Canada, colonie de l'Angleterre, accédait à l'indépendance; il fallait trouver un moyen de prolonger le lien colonial et de nous y garder : Ottawa remplaça Londres. Ça, nous ne vous le pardonnerons jamais (82).

Or, Scott Ewen préfère oublier le passé; il ne se sent pas du tout associé à Wolfe, ni à l'histoire anglaise en général : « Voudriez-vous que je me sente coupable de la mort de Jeanne d'Arc? » (83). Il ne voit pas que c'est le passé qui est responsable de la situation actuelle du Québec : le rêve de Simon — que le Québec « soit (son) pays et que dans (son) pays (il soit) chez (lui)! » (83) — semble être, pour l'Anglais, une réalité déjà acquise : « Eh bien! soyez-le (libre) et n'en parlons plus » (83). Mais Simon, dans ce dialogue de sourds, rétorque que les conditions colonialistes empêcheront peut-être définitivement la création d'un pays aux termes du « *gentleman's agreement* » souhaité par Ewen :

Cela ne sera pas facile : a-t-on jamais vu un peuple ou une classe favorisée qui ait abandonné ses privilèges sans y être contraint? (83)

À cela, Scott ne sait trop quoi répondre, et il commence enfin à trahir sa vraie « logique », suggérant que les privilèges des Anglais ont été acquis par leur « savoir-faire » et leur « industrie ». Simon est prompt à la risposte :

Vous jouissez dans le Québec d'être une minorité et de ne point sentir le poids de la majorité. Ce privilège, vous ne l'avez pas acquis par savoir-faire et industrie : il est inscrit dans la constitution coloniale qui régit encore notre pays; il nous a été imposé de force et nous ne pourrions vous l'enlever que par la force (84).

La violence des révolutionnaires comme Simon n'accomplit pourtant rien, affirme Scott : « Je crains fort que vos incendies ne soient que feux d'artifice » (84). Les nombreux slogans séparatistes peints sur les murs ne seraient qu'un jeu puéril, inefficace. Mais Simon continue à dire que de tels symboles peuvent être utiles :

On verra. C'est très simple : il s'agit de deux choses l'une, du dernier sursaut d'un peuple vaincu ou le début de sa libération (84).

Sans pour autant faire une vraie révolution, certains gestes de violence et de protestation peuvent donc être les « sémaphores », comme l'écrivent si bien les poètes de l'Hexagone, pour l'éveil de la conscience du peuple. C'est ainsi que Simon ne parlera plus anglais au Québec avant qu'il n'y ait égalité réelle entre Canadiens anglais et Québécois francophones. Dans cette optique, Pierre, grand admirateur de l'anglais, ne sera dorénavant qu'un traître jouant le jeu de l'« abaissement d'un peuple » : « Pauvre Pierre ! C'est un poète. Son pays est dans les nuages » (85).

Ensuite, Simon annonce fièrement à Scott l'événement de la tête du roi comme étant un symbole positif de révolte : « ... sa tête était creuse. Entier, il témoignait de votre domination ; décapité, que peut-il exprimer sinon sa déchéance » (85). C'est Scott qui a le dernier mot, pourtant, car dans tous les pays colonisés, les autorités sont habituées à remplacer et à faire effacer la destruction révolutionnaire :

Vous oubliez que les monuments à caractère politique ont toujours des pièces de rechange, sage précaution, dans un pays comme le Québec, où, à chaque génération, les fils de famille éprouvent le besoin de s'attaquer à eux... (86)

Ici, le dilemme de la condition québécoise apparaît total : Simon aurait peut-être raison, sur le plan idéologique, mais la révolution s'avère inutile, ridicule même. Quant à l'artiste, Pierre, il peut bien en rire, puisque, pour lui, la tête arrachée constitue une simple victoire « esthétique », la statue du Square Philip étant tout de même très laide, raisonne-t-il, froidement.

Frustré, Simon se désespère de plus en plus :

... notre pays continuera de se rétrécir comme une peau de chagrin, tu (Pierre) pourras continuer de faire le farfelu en anglais et en français, et d'être seul, et de rechercher la compagnie des étrangers qui te méprisent pour te sentir plus seul encore (87).

Le vieux refrain de Louis Hémon s'appliquerait toujours : les étrangers sont venus, ils ont pris presque tout le pouvoir, presque tout l'argent, mais au pays de Québec rien ne change et rien ne changera :

... nous ne bougeons pas, prisonniers de vos (Scott) lois et notre impuissance. Comment aujourd'hui pourrait-il être différent d'hier ? Rien ne change au pays du Québec. Nous n'avons pas d'histoire, nous n'avons pas d'heure : le temps est fixe (88-89).

Ces « célèbres » voix du Québec, Élizabeth ne les acceptera pas ; elle comprend alors pourquoi Taque se méfiait de Scott :

Il (Taque) savait pourtant de quoi il parlait ; il avait vu vos devanciers, Monsieur (Scott), à l'œuvre au milieu de peuples en perdition, de peuples aujourd'hui disparus ; et il a trouvé que vous leur ressembliez, vous n'y pouvez rien (88).

Les Anglais sont l'ennemi jusqu'à la reprise du pouvoir. Il ne faut pas brouiller les cartes. Pierre et Émond, eux, ripostent avec l'argument trop connu du soi-disant « internationalisme » qui condamne sommairement tout nationalisme : « L'heure n'est plus aux petites affaires nationales : il faut édifier le monde » (89). Mais Simon intervient, montrant que le rêve sans doute irréalisable de l'unité mondiale ne doit pas nuire au mouvement de pays en voie de libération : « Mon cher Pierre, quand un peuple est sur le point de se libérer il surgit toujours de grandes théories pour démontrer que le combat est vain » (90).

Juste avant le dernier discours du Procureur, qui est également le dernier mot de la pièce, Pierre explique qu'il avait personnellement invité Scott pour forcer le Procureur à prendre parti en faveur d'un de ses fils : « Grâce à nous

il a pu s'accommoder de ses contradictions, être rebelle et loyaliste, cumuler les fonctions de serviteur de la Couronne et de notable nationaliste » (90). Élizabeth peut maintenant annoncer la réconciliation possible des deux frères : « Il n'y a plus désormais d'antagonisme entre toi et Simon; vous êtes de la même famille et du même pays. » (91), et le Procureur, qui épiait tout ce temps-là à la porte, fait son apparition et déclare qu'il n'a jamais été ivre. Participant au jeu du pays, Émile a écouté presque toutes les thèses pour ou contre un Québec libre. Et c'est Élizabeth, dans sa spontanéité, qui a fait pencher la balance en faveur de Simon, ou du moins en faveur de la priorité donnée au pays à libérer :

... S'il y a quelque chose de changé dans cette maison, dans ce pays, c'est à toi (Élizabeth) que nous le devons. Il fallait une réaction simple et spontanée, une réaction de jeune fille, pour en finir une fois pour toutes avec le malaise où nous étions. Je te remercie, Élizabeth. Je n'hésiterai plus entre le noir et le blanc (91).

Le Procureur regrette le départ de Taque, mais ce patriote authentique et victime a contribué à faire éclater le drame, à amener la prise de conscience. Le Procureur n'hésitera vraiment plus à prendre parti. Quant à Pierre, il pourra se mettre à écrire et à « édifier le monde entier » le jour où Simon lui aura enfin fourni un pays. L'écrivain québécois ne peut parler librement des autres avant d'être libre lui-même.

À la prochaine Fête-Dieu, Monsieur Ewen saura de quoi il retourne : la famille, le pays, pourraient alors lui « offrir une hospitalité plus franche », d'égaux à égaux, sans équivoque. « Sans l'égalité on force toujours l'amitié », ajoute le Procureur. Et le père de famille renouvelé ne boira évidemment pas; il veut garder ses esprits pour pouvoir participer lucidement à la Fête-Dieu, qui aura peut-être lieu — surtout si d'autres familles québécoises se rallient à celle du Procureur — dans un vrai pays. L'idée d'indépendance avance à grands pas. Scott, voyant la nouvelle solidarité de ses hôtes, reviendra, sachant clairement que toute la famille travaille à la création d'un même pays. L'ancienne ambiguïté du Procureur et de

Pierre sera chose du passé et S.T. Ewen n'aura plus à jouer le sympathique Anglais bilingue fédéraliste, essayant de convaincre ses « frères » québécois des bienfaits du Canada. Il acceptera les nouvelles règles du jeu. Quant à la tête du roi, personne, même pas Scott, n'en veut; on la mettra à l'envers, comme un pot, avec des fleurs dedans, et à la prochaine procession, le roi d'Angleterre sera ainsi renversé, avec, à sa place, les fleurs d'un pays nouveau. Une Fête-Pays remplacera une Fête-Dieu.

La Tête du roi présente moins d'intérêt esthétique que *Les Grands soleils*. Elle renferme peu d'accessoires contribuant à la valeur théâtrale de l'œuvre : les drapeaux, la tête du roi, le chapeau de Riel, et les fleurs du pays nouveau, constituent à peu près le seul décor signifiant. Le « *play within a play* » du deuxième acte représente un des rares moments scéniques où l'action s'intensifie et où les personnages dépassent leur fonction de simple porte-parole de la politique ferronienne. La pièce est pourtant très importante sur le plan thématique en ce sens qu'elle met en scène l'affrontement de différentes idéologies québécoises, à partir de l'apparent nationalisme bourgeois du Procureur, en passant par l'indifférentisme de l'écrivain Pierre et le « felquisme » de Simon, pour arriver à la fin au regroupement autour d'un même idéal : la création d'un pays souverain et français. On en déduit alors que la vieille génération (le Procureur) peut être rachetée, les poètes universalistes (Pierre) gagnés à la cause, et que même les Anglais (Scott) accepteront calmement la nouvelle solidarité québécoise. Malheureusement, les personnages changent trop souvent d'option, et on a l'impression que l'auteur les a tout simplement utilisés, tels des pantins, afin de présenter tous les arguments possibles pour et contre l'indépendance, aboutissant assez arbitrairement d'ailleurs, à la convergence finale. Mais si la conclusion ne sonne pas tout à fait vrai, elle porte quand même un message : Ferron prévoit sans doute le passage prochain d'un pays incertain à un pays certain, où la tête du roi du passé colonial pendra à l'envers, devenue méconnaissable grâce à la végétation du pays enfin créé.

Pour Jacques Ferron, le théâtre a été, au premier abord, une expérience métaphysique qui, par le rire et l'ensemble des procédés du comique, a permis une libération ontologique. Or, débarrassé des mensonges moralisateurs et doctrinaires de la société, l'écrivain s'est lancé par la suite dans un théâtre engagé dans la réalité québécoise. Pour ce faire, Ferron s'est créé un univers mythique. Puisant ses thèmes dans l'histoire et dans l'actualité québécoises, l'auteur a élaboré une série positive et négative d'images, de lieux et de personnages, tournant autour du mythe du pays « incertain », pour reprendre le titre d'un de ses plus beaux recueils de contes.

À l'intérieur de cette « incertitude », et du côté positif, nous avons, dans *Les Grands soleils* et *La Tête du roi*, le schéma suivant :

PAPINEAU : proue, pommier, d'un pays à naître; pas parti par lâcheté

CHÉNIER : médecin du pays; osmose corporelle avec le pays; 3 cris du coq attendant que la poule (pays) ponde

FRANÇOIS POUTRÉ : révolutionnaire, contre bénédiction paternelle, mariage; impatience de nevermagne dans la lutte

ÉLIZABETH SMITH : Anglaise enquébecquoise; pays avant amour

LE CHRIST : figure révolutionnaire

1837 : feux de camp = victoire dans la défaite; Saint-Eustache = micrososme

MONUMENT DE CHÉNIER : lien 1837-aujourd'hui

GARE VIGER : enracinement

GRANDS SOLEILS : yeux, sang, verticalité du pays

SOLEIL, PRINTEMPS : espoir pour le pays

TAQUE : vieux défenseur de Riel

SIMON : patriote moderne; contradiction car scout révolutionnaire

VEUVE FISET : pays à reconquérir

LE PROCUREUR : collaborateur regagné à la cause

ÉLIZABETH : priorité donnée au pays

Du côté négatif, voici les mythes et images qui renforcent l'incertitude du pays-Québec, qui servent à détruire ou à empêcher sa création :

- FÉLIX POUTRÉ : habitant lâche; famille, entrave à la libération; agent double; vire-capot; clown giguant
- MITHRIDATE : ivrogne (pays) sans maison (pont), démuné
- SAUVAGEAU : Indien (Québécois) assimilé; cigogne, mou-ton/survie
- LE CURÉ : opportuniste, corrompu, résigné, cave
- DOLLARD DES ORMEAUX : bandit de l'histoire
- CANADIEN ERRANT : assimilation
- GRAND GARÇON À PIED VOULANT LE CHEVAL DES ANGLAIS : modèle pour l'avenir
- HIVER, AUTOMNE : stagnation, dernier signe d'un pays
- FEUILLES MORTES : pays mourant
- CITROUILLES : fin du rêve cendrillonesque du pays
- CHAT ROUGE : pays mourant
- OISEAU MOQUEUR : surveillant des traîtres
- KLENDYKE, CALGARY, TORONTO : lucarnes d'ailleurs, exil
- LE PROCUREUR : roi-nègre avec restants du pouvoir; être contradictoire
- JUGE FISET : agent bleu d'Ottawa, contre Riel, pour conscription
- PIERRE : poète universel, ami des Anglais
- SAGAMOS : fin d'une race, image des Québécois
- EMOND : Français de France hautain, pour et contre les Québécois
- SCOTT EWEN : Anglais sympathique, paternaliste, fédéraliste; bonnes manières culinaires, carnivore en politique
- ÉDOUARD VII : bon vivant; Anglais supérieurs aux Québécois; pas d'entente cordiale au Québec
- TÊTE DU ROI : domination anglaise
- BUSTE DE SIR WILFRED : collaboration avec Anglais
- SIR GEORGE-ÉTIENNE : traître, père de l'entente cordiale canadienne
- M^{re} TACHÉ : trahison, contre Riel
- BUSTE DE DOLLARD : faux héros de la Nouvelle-France
- BATOCHE, KLENDYKE : refuge dans la défaite de Riel

Le mot mythique représente l'épithète le plus juste pour comprendre et apprécier l'œuvre de Jacques Ferron. Le mythe, en tant que « récit » mettant en scène, sous une forme symbolique, des personnages et des éléments qui incarnent des aspects de la condition humaine, aboutit à une véritable

mythologie ferronienne. Le Robert définit la mythologie comme un groupe de mythes, de légendes, « souvent d'origine populaire », « propre à un peuple », à une « civilisation », et qui se rapporte à un même « objet » ou à un même « thème ». Le Québécois n'a peut-être pas encore un statut légal de peuple, mais l'œuvre de Ferron annonce déjà son avènement, lui fournissant du même coup ses premiers mythes. Les thèmes et images mythiques des *Grands soleils* et de *La Tête du roi* (Lévi-Strauss les appellerait les mythèmes de la mythologie globale) se répètent et s'amplifient dans toute la prose de l'auteur, et c'est dans son ensemble, dans son ampleur, dans son épaisseur mythologique, que réside le vrai sens de l'œuvre de Jacques Ferron. Reste à voir si le presque pays saura se mettre debout, tels les grands soleils se tournant vers la lumière, pour finalement récupérer son écrivain prophétique.